

## L'ermite et les guides

« Je tiens mon âme en paix et en silence.

Comme un petit enfant, telle est mon âme en moi. »

Frère Benoît disait ce psaume chaque jour, et plusieurs fois par jour, insoucieux désormais de la liturgie exacte du monastère : le soleil était sa seule cloche ici et les jours de temps gris, il n'y avait pas de cloche, voilà tout. Matines, laudes, vêpres, ces mots avaient peu à peu perdu de leur précision horaire, mais il les aimait : ils chantaient le petit jour, la louange et la douceur du soir, et lui, il chantait son Seigneur à travers eux, dans un à peu près qui lui convenait de plus en plus. Tassé sur son vieux trépied, il tisonnait son feu et s'enchantait de la vie rougeoyante de l'âtre : lumière et chaleur, grâce bleue des flammes, ardeur concentrée de la braise, il aimait tout dans le feu et le contemplait des heures, parfois, la tête et le cœur traversés de souvenirs, de visages, de paroles, de psaumes. Ainsi ce matin, ce matin de grand froid où la peau de mouton arrivait mal à réchauffer ses épaules. Heureusement, Matthieu le sabotier lui avait offert des socques neufs, au début de l'automne, qui le protégeaient du sol glacé, et Michel avait découpé pour lui, dans une vieille cape de berger mangée aux mites, de longues bandes de bure dont il s'enveloppait les jambes et les pieds. Mais, Dieu, qu'il faisait froid !

Un hennissement tout proche lui fit lever la tête, puis un bruit de bottes sur la mince couche de verglas qui craquait à chaque pas, des pas

vifs et solides. Un jeune homme. Qui frappa poliment, mais avec fermeté, et cria : « Frère Benoît ? Puis-je entrer ? » Le vieux moine n'eut pas le courage de bouger. « Oui, oui, mon fils, entrez, bien sûr ! »

Courbé sur l'âtre, le jeune homme tendait ses mains vers le feu et tapait des pieds, vite et fort, sur le sol de terre battue. « Ah, il fait meilleur chez vous que dehors, mon frère ! » Il riait, les joues rouges de froid, au bout du nez une goutte transparente qu'il essuyait du revers de sa main gantée. Car il portait des gants, le jeune homme, comme il convenait à un soldat du Comte Amaury, le fils aîné de Gersende. Il frappa ses mains l'une contre l'autre et s'assit enfin sur le trépied que lui indiquait l'ermite ; puis il s'ébroua, ôta ses gants et fit un grand sourire, tout plein de belles dents et de joie de vivre. Frère Benoît s'émerveillait : « C'est vrai que c'est cela, être jeune... mon Dieu ! » Il l'avait bel et bien oublié, dans cet hiver de l'année, cet hiver de sa vie surtout, cette solitude. Avait-il un jour été aussi droit, aussi gai ? Il sourit malicieusement... oui, bien sûr. Il se rappela les cavalcades – silencieuses, et d'autant plus drôles – le long des couloirs du monastère, avec Antoine, les parties de cache-cache derrière les gros piliers, les fous-rires difficilement réprimés au scriptorium : ils n'osaient pas se regarder l'un l'autre, alors, de peur de ne pouvoir se retenir, et d'être cités le soir au chapitre pour irrespect et manquement à la règle du silence. Oui, bien sûr il avait été jeune. Celui-ci s'appelait...

— Thierry, mon frère, pour vous servir.

— Eh bien, Thierry, tu viens de loin, dis-moi. Tu as dû partir à la nuit, peut-être même hier soir. Tiens, voici du pain et des noix, et tu as de l'eau, là, dans la cruche. Mange et bois, et puis tu me diras... Mais repose-toi bien sûr.

— Me reposer ? Mais je ne suis pas fatigué, mon frère !

Le ton disait : « Quelle idée ! » Évidemment. Il avait oublié cela aussi, le vieux moine, lui qui, chaque jour, se laissait tomber hors

d'haleine sur son banc, devant l'ermitage, après sa petite virée à la rivière pour y remplir sa cruche. Évidemment.

— Eh bien alors, parle, mon garçon.

Le Comte l'avait spécialement détaché au service de Gersende, le matin seulement, et il y était heureux. Seul homme au milieu de ses servantes, il s'occupait des feux surtout, montant des bûches à travers couloirs et escaliers, déplaçait les meubles lourds s'il en était besoin, et chantait. Car il avait une belle voix, le jeune soldat, et jouait un peu de luth aussi sans vraiment l'avoir appris. Il lui arrivait même d'écrire des chansons, et dame Gersende les appréciait ; il dit cela en souriant, sans nulle forfanterie, et ses joues halées étaient roses à présent, roses de la chaleur du feu et de la joie visible qui l'habitait en permanence. Quelle grâce ! L'ermite songea que l'expression était juste dans les deux sens et il sourit à son tour, réchauffé de cette jeune présence près de lui. Thierry était grand et large d'épaules ; sa voix juste résonnait dans le petit ermitage toujours plongé dans le silence et le chuchotis du feu, et tout y reprenait vie, soudain. L'ermite se redressa sur son siège et rejeta la peau de mouton. Il n'avait plus froid.

— Dame Gersende va bien, mon frère, je vous remercie. Mais c'est Colette qui ne va pas. Colette, vous savez ?

S'il savait ! Veuve à quinze ans sans époux reconnu, enceinte, et soulagée de quitter des parents durs qui l'auraient tuée, s'ils avaient su, ou au moins chassée. Gersende l'avait emmenée avec elle, et frère Benoît n'avait plus eu de ses nouvelles.

— A-t-elle bien accouché, Thierry ?

Le jeune homme s'assombrit.

— Oui, je crois. D'un garçon, ça c'est sûr – mais qui n'a pas vécu... enfin je ne sais pas, quelques jours seulement. On l'avait baptisé tout de suite, heureusement, Colette l'a nommé Thomas. Et puis il est mort, comme ça, d'un coup : un matin, on l'a trouvé tout froid près du lit de Colette. Elle n'a pas pu assister aux obsèques, le temps des relevailles

n'était pas arrivé.

— Il avait donc moins de trois semaines, murmura l'ermite. Pauvre petite...

— Ah, pour ça, elle a pleuré, si vous saviez ! Elle est même tombée malade : elle ne pouvait ni manger ni boire, elle disait qu'elle voulait mourir. Rien ne la consolait, ni les bonnes paroles de dame Gersende, ni mes chansons ; j'en ai écrit une pour elle toute seule, pourtant. C'est dommage, vous savez, car elle est bien jolie, Colette, même quand elle pleure. Qu'est-ce que ça doit être quand elle rit !

Il avait rougi, et ses yeux brillaient plus encore.

— Oui, elle est jolie, sourit l'ermite. Thomas était le nom de son... fiancé. Il est mort à dix-sept ans, d'une maladie de langueur, c'est ce qu'on dit quand on ne sait pas. Dame Gersende se trouvait ici, au château de son neveu, et elle avait connu le grand'père de Thomas dans leur jeunesse. Elle a emmené Colette, et j'en ai été bien heureux pour elle.

Il resta silencieux un instant, se rappelant le lien qu'il avait perçu entre la vieille châtelaine, encore si belle, et le grand paysan solide encore, Gersende et Michel. Michel écrasé de douleur par la mort de son petit-fils, revigoré par l'annonce de cette grossesse inattendue... Comme il allait être déçu !

— Colette va donc revenir ici, Thierry ?

Le jeune soldat s'agita sur son siège.

— Eh bien, c'est justement pour cela que dame Gersende m'envoie vers vous, mon frère. Colette ne veut pas revenir ; c'est au château qu'elle est le mieux, ça se voit. Mais... ah, il faut que je me rappelle bien ce que ma dame m'a dit de vous dire.

Il ferma les yeux, fronça les sourcils et puis débita d'une voix appliquée :

— Ma dame a envoyé Colette dans un monastère près du château, pour que son âme se remette de tant de douleur (c'est ma dame qui a dit

ça), et elle y a connu une jeune nonne très étrange qu'elle voudrait que vous rencontriez. Ma dame vous propose donc de vous rendre chez elle, avec moi, mon frère. Elle dit que vous serez mieux au château que dans votre... solitude (oui, c'est le mot qu'elle a dit) pour passer les jours d'hiver.

Il reprit tout à coup son ton et ses mots à lui.

— On pourrait partir tout de suite, coucher à l'auberge du Lièvre amoureux, et être demain soir à la nuit chez ma dame. Voilà.

Il ne dit pas « ouf ! » mais on l'entendait dans sa voix.. Satisfait, il regarda l'ermite d'un air interrogateur qui signifiait : « Alors, on y va ? »

\* \* \*

— Frère Benoît !

Gersende s'était levée aussi vite que possible de son grand fauteuil devant la cheminée, et avait eu un geste pour s'élancer vers le vieux moine qui la regardait en souriant. Mais elle dut rester immobile un instant et fit la grimace.

— Ah, mon frère, le corps ne suit pas ! Il me faut d'abord me déplier, et que mes petits rouages se débloquent. Là, c'est mieux. Ainsi, vous êtes venu, malgré le froid !

Elle l'étreignit, vigoureusement, et puis le contempla, les mains sur ses épaules, le regard triste et gai à la fois.

— Vous avez vieilli, mon frère. Vous êtes plus tassé encore, et vos cheveux se sont clairsemés. Moi aussi j'ai vieilli bien sûr : voyez, vous ne protestez même pas ! Venez, asseyez-vous près du feu, en face de moi. Voilà. La mule a-t-elle été docile, dites-moi ? Et votre chambre au Lièvre amoureux, confortable ? Thierry ne vous a-t-il pas cassé la tête avec ses bavardages et ses chansons ? N'avez-vous pas eu trop froid ? Quel courage, mon Dieu ! Moi, je ne l'aurais pas eu, et je suis plus jeune

## L'ermite et la belle journée

Enfin ! Frère Benoît savourait le silence de sa chambre, le confort de l'épaisse paille, la chaude couverture qui pesait un peu sur son corps épuisé. Le voyage avait été long, rendu moins pénible cependant par le petit chariot bâché où il avait pris place, la veille au matin, près de Gersende et de Colette ; sa mule habituelle, si douce qu'elle fût, le secourait bien davantage. N'importe : il était heureux d'être arrivé. Gersende venait de le quitter, aussi fatiguée que lui, mais visiblement ravie de l'avoir ramené avec elle. Il n'avait guère hésité, d'ailleurs, quand elle le lui avait proposé, l'occasion était trop rare.

Il se revoyait assis sur sa pierre plate, au bord de la rivière, quelques jours auparavant ; le héron avait disparu, comme si l'agitation du château l'eût fait fuir, et il y avait de quoi : le Comte Thibaud était mort enfin, difficilement, et son agonie avait été assez longue pour qu'on pût prévenir la parentèle éloignée, les alliés, les amis. Anne les avait accueillis les uns et les autres, jour après jour, aidée de Mathilde, sa future belle-sœur, et le vaste château s'était peu à peu transformé en un caravansérail bourdonnant où l'on croisait partout des visages inconnus, chacun ayant amené avec lui des serviteurs et des soldats. Gersende était arrivée la dernière, avec Colette devenue sa chambrière, Thierry qui chevauchait près de la légère voiture, l'œil et l'oreille aux aguets, et Martin le vieux cocher à la voix tendre : les deux chevaux en

reconnaissaient chaque inflexion et lui obéissaient aussitôt, souplement ; près de lui, un jeune soldat était assis, un arc sur les genoux.

Le Comte était mort le lendemain de l'arrivée de Gersende, et ses obsèques avaient été nobles et belles : dom Gérard s'était surpassé, ému comme ils l'étaient tous par cette pénible agonie et la montée spirituelle du Comte. Et pendant que les invités presque silencieux se restauraient dans la grande salle, au retour du cimetière, le père de Mathilde leur avait annoncé à la fois les fiançailles de sa fille avec Olivier, le fils aîné de Thibaud devenu maître du château, et leur prochain mariage ; dom Gérard le célébra gravement dans la chapelle deux jours plus tard, en présence de la seule famille, et ce fut une bien étrange cérémonie. Puis tout le monde repartit vers ses terres proches ou lointaines, et Anne vint faire ses adieux à frère Benoît, les yeux pleins de larmes. Ils ne purent parler ni l'un ni l'autre, le cœur serré à penser qu'ils ne se reverraient plus sur terre, selon toute vraisemblance. Gersende avait suivi Anne de peu et avait annoncé à l'ermite le mariage récent de Colette et de Thierry, ce qui l'avait empli de joie. Le vieux Martin allait amener les jeunes gens au village pour présenter Thierry aux parents de Colette, à Michel aussi, et puis ils reprendraient tous la route le lendemain très tôt. C'est alors que Gersende avait proposé à frère Benoît de les accompagner : il reverrait ainsi la petite sœur Claire, qui parlait si souvent de lui, et ferait la connaissance d'une autre personnalité du monastère, la vieille sœur infirmière, Louise, qui avait des façons de soigner – et de guérir – pour le moins surprenantes. Gersende parla d'elle si merveilleusement que l'ermite désira la connaître, et il monta dans le petit chariot, le lendemain à l'aube, avec bonheur et curiosité.

Le voyage fut long, mais les deux femmes parlaient beaucoup, heureusement. L'ermite fut peiné d'apprendre que les parents de Colette avaient été à peine aimables, la veille ; c'est tout juste s'ils avaient fait entrer Thierry qu'ils considéraient sans amitié, et Colette, le cœur serré,

ne s'attarda pas chez eux. Revoir Michel fut plus pénible encore ; elle avait l'impression d'avoir trahi Thomas, de reprendre une vie heureuse alors qu'il était mort, lui, et si jeune – une vie toute neuve, sans plus rien de lui puisque leur enfant était mort aussi, plus rien qu'un souvenir qui s'affaiblirait jusqu'à disparaître, elle le savait bien. Michel s'était raidi en apercevant Thierry, et il avait reculé d'un pas en apprenant le mariage. Puis, avec un effort visible, il les avait félicités, la mine sombre, et raccompagnés au chariot où le vieux Martin regardait devant lui, avec la même patience que ses chevaux. Thierry était déjà en selle quand Colette avait soudain fait demi-tour et s'était jetée contre Michel, qui demeura un instant immobile, les yeux durs ; puis soudain, avec un sanglot, il referma les bras sur elle et enfouit son visage dans ses cheveux. Thierry, la gorge nouée, détourna le regard et perdit toute notion du temps. Enfin, Colette s'arracha des bras de Michel et courut à la voiture, les yeux brouillés de larmes. L'ermite avait reconstitué la scène à travers l'émotion de Colette à raconter cela, celle de Thierry aussi, qui visiblement avait mal dormi.

Ils passèrent la nuit au Lièvre amoureux, et après le dîner, le vieux Martin alla se coucher à l'écurie, auprès de ses chevaux. Colette et Thierry sortirent se promener, car la soirée était douce, et l'ermite depuis la fenêtre de Gersende les regarda s'éloigner lentement, côte à côte, muets, comme deux étrangers ; enfin, Colette saisit la main de Thierry qui s'arrêta ; ils se parlèrent quelques instants, elle le visage levé vers lui, lui aussi raide et malheureux que Michel la veille. Comme la veille, elle finit par se jeter contre Thierry, qui tarda un peu, lui aussi, à l'entourer de ses bras... puis ils disparurent enlacés, et l'ermite soupira de soulagement. Il alla s'asseoir alors en face de Gersende, devant la cheminée où flambait un fagot de bois sec qui éclairait plus qu'il ne chauffait ; c'est ce qui convenait à ce début de printemps, et l'ermite sourit en s'asseyant dans le grand fauteuil. Allons, il avait revu Anne,

contre toute attente, les amoureux étaient réconciliés, et il était dans la chambre de Gersende qui le considérait avec tendresse... serait-il mieux au Paradis, un de ces prochains jours ? C'était difficile à croire.

Gersende leva ses mains étroites, d'un geste qu'il aimait, et se pencha vers lui.

— Je voudrais vous parler de sœur Louise, frère Benoît, si vous n'êtes pas trop fatigué ; ainsi la connaîtrez-vous déjà un peu lorsque vous la verrez. C'est la sœur infirmière du monastère, je vous l'ai dit, et Colette s'est vite liée avec elle lorsqu'elle croyait avoir la vocation ; elle l'a aidée à soigner les malades, à préparer potions et onguents, à cueillir des simples et à les traiter – et j'ai été très reconnaissante à cette sœur âgée d'être aussi patiente et amicale avec ma pauvre Colette. Ensuite, c'est sœur Claire qui a pris toute la place dans son cœur, vous le savez, jeune et belle, racée, étrange aussi... tout le contraire de la bonne sœur Louise, apparemment. Et puis Colette a quitté le monastère, vous l'avez vu, et très vite n'a plus eu d'yeux que pour Thierry, ce qui m'a enchantée, vous vous en doutez. Mais moi, j'ai continué à voir sœur Claire, soit au monastère, soit chez moi, sans plus chercher de prétextes : j'ai laissé entendre à l'abbesse qu'elle était fort utile à mon salut, et si elle fut étonnée, elle ne le montra pas.

L'ermite sourit dans sa barbe : les relations de Gersende avec son abbesse le réjouissaient toujours. Prise dans son récit, elle ne s'en aperçut pas et continua.

— Là-dessus, je suis tombée malade, et le médecin du château m'a épuisée de purges et de saignées. Je me suis donc déclarée guérie et j'ai envoyée chercher la sœur Louise : la voir près de mon lit, souriante et calme, avec ses yeux bruns pleins de bonté et ses cheveux gris qui dépassent un peu de sa coiffe m'a aussitôt apaisée, et je me suis sentie à moitié remise. Vous la verrez, mon frère, elle est sans grâces, toute ronde sous son tablier blanc, les traits épais. Mais très vite on oublie tout cela, illuminé par son sourire et ses beaux yeux qui vous regardent avec

tendresse. Elle est intelligente, vous le constaterez, mon frère, et sa connaissance des psaumes, des malades et des simples l'affine incroyablement.

— Mais où a-t-elle appris tout cela, ma dame ? demanda l'ermite.

— Elle me l'a raconté un peu, et c'est assez étonnant. Fille aînée d'une famille très nombreuse et très pauvre, elle était fort pieuse et rêvait du monastère ; elle était très curieuse d'esprit aussi, et une vieille femme de son village, à demi sorcière disait-on, la prit en amitié ; elle lui enseigna peu à peu bien des choses, les simples notamment, allant avec elle les chercher dans les prés et dans la forêt, lui parlant longuement des étoiles aussi, quand la nuit tombait. Louise l'accompagnait au chevet des malades, silencieuse, mais observant de tous ses yeux. La vieille femme possédait entre autres un objet qui l'intriguait fort, et qu'elle appelait un pendule : c'était une petite pierre oblongue et massive, percée en haut d'un trou dans lequel elle avait passé un cordon. Il ne la quittait pas, et elle s'en servait souvent.

— Ah ! dit l'ermite, un pendule... je connais ce mot. C'est le fil à plomb des bâtisseurs, au fond, mais très petit, et je crois savoir qu'il nous vient de l'Égypte ancienne. Un vieux moine m'en a parlé une fois, au monastère, mais il n'était pas à l'aise, visiblement, et regardait sans cesse autour de lui comme s'il eût craint qu'on l'interdît. Il voyait du démon là-dedans, à l'évidence, et parlait à voix très basse, avec une vague horreur. J'étais très jeune alors, et cela me troubla fort. Notre maître des novices, à qui je me confiai aussitôt, eut un sourire qui me reconforta ; il m'apprit ce qu'il savait lui-même du pendule : beaucoup l'utilisaient pour trouver de l'eau souterraine, mais d'autres, beaucoup plus rares, pour communiquer en secret avec... avec quoi au juste ? avec Qui ? L'Inquisition disait « le diable », quelques rebelles parlaient des anges. Dom Anselme ne niait rien, et pensait que tout dépendait de l'intention : on pouvait utiliser le pendule pour le bien ou pour le mal, cela lui semblait évident. Il en parla de telle sorte que l'idée me vint